

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

34248
2

Vol. I.

MONTREAL, 22 DECEMBRE 1883

No. 1

Frechon, Lefebvre & Cie,
245 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS
D'EGLISE,

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries,
Vins de Messe, Huile d'olive,
Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à
grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT
DE ST. JOSEPH.

A VENDRE.

10,000,000 DE PIEDS DE Bois de Sciage

de toutes épaisseurs, largeurs et
qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —

Lattes, Bardeaux,
Sciés et fendus,
Bois de Charpente
En Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester et Sanguinet,
MONTREAL.

L. E. N. PRATTE
Importateur de Pianos et Orgues

AMÉRICAINS, EUROPÉENS ET CANADIENS

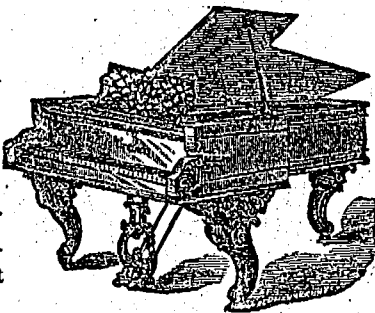
Et Agent en gros et en détail pour les célèbres maisons suivantes :

PIANOS

HAZELTON FRÈ-
RES, New York.

DOMINION ORGAN
and PIANO CO.,
Bowmanville, Ont.

Et autres maisons Cana-
diennes, Américaines et
Européennes.



ORGUES

DOMINION ORGAN
and PIANO CO.,
Bowmanville, Ont.

KARN & CO.,
Woodstock.

AMERICAN AUTOMATIC
ORGAN CO.,
Boston.

HUIT PREMIERS PRIX ET DIPLOMES D'HONNEUR

et un SECOND PRIX ont été décernés à mes instruments à l'Exposition de la Puissance, Montréal, 1880. Ce nombre est plus considérable que celui accordé à aucune autre maison Anglaise ou Canadienne.

Tout instrument est vendu tel que représenté, sinon la vente est nulle. Prix plus bas que partout ailleurs et aussi bas que le permet la qualité supérieure des instruments. Satisfaction garantie. Vieux instruments pris en échange.

Une visite est respectueusement sollicitée à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An. J'ai en magasin au-delà d'UNE CENTAINE de pianos carrés, droits et à queue, et d'orgues d'église et de salon à des prix variant de \$50 à \$1,200, offrant ainsi aux acheteurs

Le choix le plus considérable qu'il y ait en Canada.

Plusieurs modèles d'instruments tout à fait nouveaux.

ENTREPOT ET SALLES DE VENTE: 280 RUE NOTRE-DAME
(Magasin de Musique de A. J. Boucher)
MONTREAL.

Seule agence au Canada pour le célèbre piano HAZELTON.

Fourrures! Fourrures!!

NOTRE ASSORTIMENT DE
Manteaux, Dolmans, Casques,
Manchons, etc.

D'après le témoignage de personnes compétentes
est un des plus riches et des plus complets.

Inutile de mentionner que nous possédons les
ouvriers les plus expérimentés pour la confection
de notre stock et des commandes.

De magnifiques sets en Ours noir, Gris
Musk Ox, etc., pour sleigh.

Une grande variété de Robes, Mattes, Des-
cente de Lits de tout genre.

Nos prix défient toute compétition.

LANTHIER & Cie.

271 rue Notre-Dame, centre

Articles de Toilettes

Fichus et Frilings,

Gants à 3 et 4 boutons,

Bas, Net à Rideaux,

et Crétonnes.

MATHIEU & GAGNON

105 Rue Notre-Dame

PELLETERIES! PELLETERIES!!

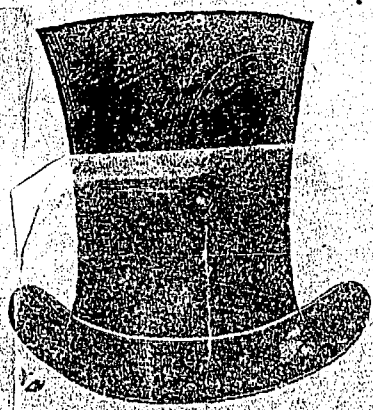
Vendues au Prix du Gros.

LE SEUL MAGASIN D'UN SEUL PRIX EST CHEZ

HAMPAGNE & CIE.,

Rue Ste. Catherine

MONTREAL



Rue Ste. Catherine

601

MONTREAL

Nous réparons les PELLETERIES à des prix raisonnables.

IL EST DE VOTRE INTERET DE VISITER

LE SEUL MAGASIN D'UN SEUL PRIX

HAMPAGNE & CIE.,

601 Rue Ste. Catherine, Coin des rues Amherst et Ste. Catherine.

VENTES à PRIX RÉDUITS pour LES FÊTES

Nouveaux Articles en Argenterie,

Coutellerie, manchés ivoire et argentés,

Séchoirs à Rideaux,

Balais à Tapis [à boîte],

Cages d'Oiseaux, en cuiv

Moules de toute sorte [français],

Nouveaux Moulins à Hacher la

seuls qui coupent, etc., che

L. J. A. SUR

188 Rue Notre-Dame, en face du

MONTREAL

WINNIPEG

N. Y. PIANO COMPANY

RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Le plus grand et le plus beau stock de PIANOS et d'ORGUES du Canada.

LES PIANOS WEBER ET CEUX QUI S'EN SERVENT.

Des premiers artistes de l'Opéra.

Il y a quelque temps nous avons annoncé que le nouvel "Opera House" (d'Abbey) de New York, avait suivi le mouvement donné par toutes les grandes organisations musicales, en adoptant les pianos de Mr. Weber, et maintenant que nous sommes à la veille d'avoir la visite de la troupe d'Opéra de Sa Majesté, il est bon de citer les opinions que les grands artistes ont formulées sur le meilleur des pianos américains.

De la compagnie d'Opéra de Sa Majesté :

A. WEBER, Ecr.

CHER MONSIEUR.—Les artistes suivants, de la Troupe d'Opéra de Sa Majesté, Col. Mapleson, qui se sont servis exclusivement, pour leur usage personnel, du piano Weber, pendant leur séjour à New York, croient de leur devoir de dire que pour la pureté et la richesse du ton, la puissance et les qualités chantantes, ils ne connaissent aucun piano qui puisse égaler les Weber. Certainement que pour *soutenir la voix*, ou pour la développer et la cultiver, le piano Weber est supérieur à tout instrument connu.

Signé par

MAPLESON, GERSTER, PARODI, DELPUENTE, ARDITI, et par dix-huit des principaux artistes.

Le langage de la COMPAGNIE ITALIENNE D'OPÉRA est également flatteur. En écrivant à Mr. Weber, les artistes de cette troupe déclarent que "ils considèrent comme un devoir et se font un plaisir d'exprimer leur admiration sans bornes pour la supériorité de ses pianos sous tous les rapports.

"La tonalité de vos instruments est si pure, si prolongée, et d'une telle profondeur qu'ils soutiennent la voix à un degré étonnant. Leur jeu est si élastique, ils sont si bien construits et conservent si bien leur accord que nous donnons au Piano Weber le titre d'instrument *par excellence*. Nous considérons comme une chose heureuse la possession d'un Piano Weber, et non seulement nous le recommandons dans les termes les plus chaleureux, mais, de plus, nous les considérons comme les meilleurs pianos du monde.

Signée par

CAMPANINI, CAPOUL, TORRANI, MUZIO et les premiers artistes de l'Opéra.

Ajoutés à ces pièces, les témoignages de CARLOTTA PATTI, LUCCA, NILSSON, ALBANI, CARRENO, etc., etc., on trouvera qu'aucun autre piano de notre époque n'a été recommandé par autant de grands artistes du chant et de la musique.

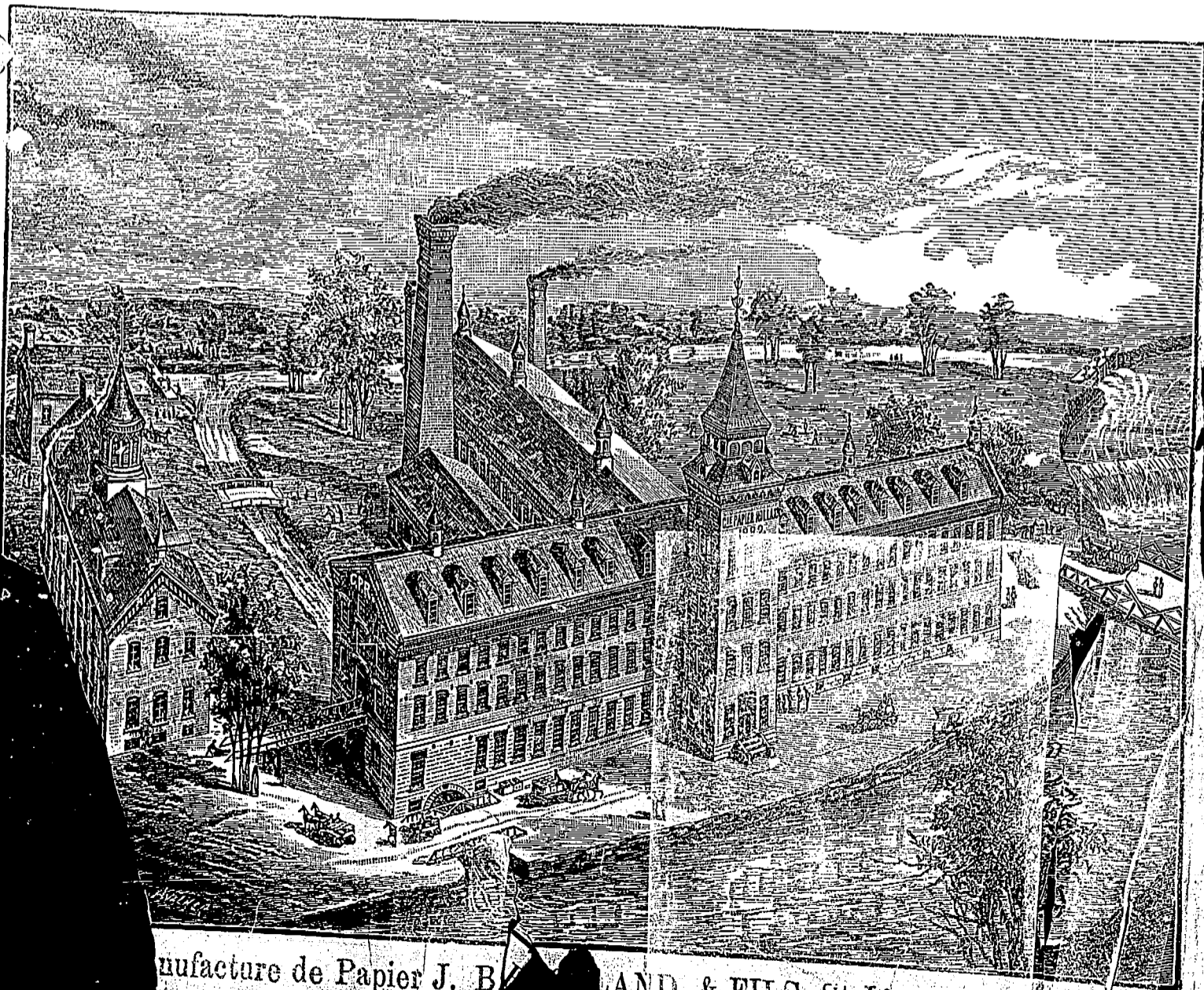
Plusieurs magnifiques pianos de ce fabricant sont maintenant en vente, et peuvent être vus tous les jours à l'agence canadienne de la Compagnie de Pianos de New York, 228 Rue St. Jacques, Montréal, et où les visiteurs trouveront que les prix demandés sont très peu au-dessus de ceux demandés pour les instruments d'autres fabricants.

Agents pour les Pianos de Weber, Decker & Son, Vose, Dunham, Williams & Hale, et les Orgues de Bell.

DEMANDEZ LES CATALOGUES.

TORONTO

QUEBEC



Manufacture de Papier J. B. AND & FILS, St-Jérôme, P. Q.

C 05-0
22793
9034
3

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTRÉAL, 22 DECEMBRE 1883.

No. 1.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

Europe, - - - - - 18 frs

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 22 DECEMBRE 1883.

NOËL

C'est Noël. Bébé dort sous ses tentures closes,
Rêvant, les poings fermés sur ses yeux alourdis,
De beaux jouets dorés, de fleurs fraîches écloses
Dans les jardins du paradis.

Au dehors on entend des voix; la foule passe,
Calme, écoutant au loin le clocher plein de bruit,
Qui jette sa clameur sonore dans l'espace
A tous les échos de la nuit.

Maîtres et serviteurs, qu'un symbole égalise,
De crainte d'éveiller le bébé rose et frais,
Pieux et recueillis, pour se rendre à l'église,
Passent le seuil à pas discrets.

Il est minuit bientôt. Seule, la jeune mère
Est restée au foyer près du petit dormeur,
Oubliant tout, chagrins, soucis, la vie amère,
Pour ne songer qu'à son bonheur.

Il est là sous ses yeux, son trésor, qui sommeille,
Innocent et serein, tandis qu'au ciel profond
Rospendit pour lui seul la vision vermeille,
Que les blonds chérubins lui font.

La mère s'est levée, anxieuse, attentive,
Et, dans les petits bas au chevet suspendus,
D'une main tout émue elle glisse, furtive,
Jonjoux et bonbons confondus,

Puis, tombant à genoux, jusqu'aux pleurs attendrie,
Plus folle que son fils, plus riche que Crésus,
Murmure en son orgueil:—Comme vous, ô Mario,
J'ai mon petit Enfant-Jésus!

LOUIS FRÉCHETTE.

NOTRE JOURNAL.

Le Journal du Dimanche est, avant tout, une tribune, où tous les talents littéraires ont accès. Il est littéraire, sans parti pris, critique d'art, sans autre guide que les maîtres; ses moyens sont l'analyse des défauts ou des qualités, de tel artiste, de tel amateur, de tel écrivain.

S'il a une prétention, c'est celle de jouir de l'indépendance la plus absolue.

Exempt de toute obligation, de tout sacrifice à un parti politique. Quant à présent, le Journal du Dimanche reproduira, commentera toute idée belle ou pratique, toute œuvre sérieuse.

La critique théâtrale ne sera jamais une admiration offusc et sans réserves, devant des talents incomplets, sans élévation, sans études et sans art; dans l'amateur comme dans l'artiste renommé, le Journal du Dimanche limitera ses louanges, ses encouragements et son blâme aux mérites réels de l'œuvre représentée et de ses interprètes.

Plus de ces réclames ridicules à phénomènes découverts par un orgueil paternel mal entendu, mais aussi plus d'injustices envers les talents réels que l'on ne doit jamais envisager dans leur nationalité, dans leur vie privée, mais bien dans leur génie.

Vouloir refuser, à un artiste allemand, par exemple, notre tribut d'éloges équivaldrait à refuser l'immortalité dans la gloire à Bach, Beethoven, Meyerbeer, Mendelssohn et Chopin et à tant d'autres, dont les divines inspirations sont et seront toujours pour l'humanité, la source des plus sublimes jouissances de l'esprit et de l'âme.

Nous ouvrons une de nos colonnes aux plumes féminines. Sous un nom de plume, celles dont l'imagination, les études, les voyages, ont allongé les ailes, pourront s'élaner dans l'arène et affronter le lecteur.

Nous donnerons, chaque année, un résumé synoptique des applications scientifiques de la dernière année.

L'article ayant pour titre *Le tout Montréal* sera consacré aux faits concernant les salons, les clubs, les conférences, les divers sports en honneur au Canada, les nouvelles créations littéraires ou artistiques, les arrivées, les départs, en un mot le salon et l'atelier, le boudoir et la famille—ainsi que la correspondance spéciale de Québec.

Nous serons heureux si nos efforts peuvent contribuer, dans une humble mesure à la grande œuvre littéraire inaugurée par les histo-

riens Garneau, Bibaud, Ferland, Casgrain et Sulte;

Par les littérateurs:

Chauveau, J. C. Taché, N. Aubin, J. J. Barthe, l'abbé Casgrain, Hubert Larue, Fabre, l'abbé Chandonnet, l'abbé Béjin, Buies, Routhier, Garneau fils, Marchand, Faucher de St-Maurice, Marmette, De Celles, Ths. Chapais, Jacques Auger, Legendre, Lusignan;

Par les polémistes:

Aubin, J. C. Taché, Cauchon, Dessaules, Eric Dorion, Pierre Huot, Chs. D'Aoust, Arthur Dansereau, Charles Laberge, Bellemare, J. N. Provencher, M. Lanctôt, Beaugrand, Gérin, Tarte;

Et par nos poètes dans l'ordre chronologique suivant:

Crémazie, Angers, Lenoir, Lemay, Fréchette, Marchand, Chapman et Poisson.

Quel est le jeune pays qui puisse inscrire au Panthéon de son histoire littéraire une pléiade aussi serrée?

CHRONIQUE

Je me rappelle un sermon prêché à St-Augustin, à Paris.

J'y arrivais en plein carême; j'étais désireux d'entendre un prédicateur en renom.

Je m'informai à un garçon du Grand hôtel. — "Allez entendre l'abbé Codant, me dit-il, il prêche le carême à St-Augustin, et vous m'en direz des nouvelles."

En cinq minutes j'étais arrivé.

Une église, vaste, spacieuse, la nef encombrée de monde; sur les bas côtés, une foule recueillie, attentive, où je distingue des soldats, des ouvriers, mêlés aux retardataires qui n'ont pas pu se procurer de place, dans la nef. Au moment où j'entre le prédicateur paraît en chaire.

Grand, un beau front, les lèvres entr'ouvertes, de grands yeux, la main aristocratique.

Il se recueille, et d'une voix claire, bien timbrée, commence.

Je ne sais quelle émotion, mélange de curiosité et de respect pour le saint lieu s'empare de moi.

"*Deus charitas est.* Dieu, c'est la charité." "Mesdames, dit l'orateur, nous avons déjà développé notre démonstration, au point de vue théologique, nous avons reconnu que Dieu est et nous a faits bons, mais aujourd'hui, nous allons reconnaître qu'il a été tout particulièrement bon pour vous."

"Mesdames, continue l'abbé, je m'adresse à vous, riches, heureuses de la terre, entourés de

respect et de toutes les jouissances du luxe et de la vanité, comblées de tous les biens que Dieu donne ou permet, il en est un qu'hélas vous oubliez, et dont vous ne tirez pas les inappréciables profits qu'il vous apporterait.

En vous faisant naître parmi les privilégiées de la fortune, en écartant les ronces de votre chemin, Dieu vous avait préparées à être les émules des Sœurs de St. Vincent de Paul, ces admirables héroïnes du dévouement à l'infortune; consoler l'affligé, secourir le malheureux, prodiguer les soins les plus touchants, et souvent les plus héroïques, au cholérique, à l'hôpital, au soldat, sur le champ de bataille; partout où les blessés du corps ou de l'âme tombent découragés, les filles de St. Vincent prodiguent leur amour chrétien.

« Mais peuvent-elles suffire à l'inépuisable mine de la charité; non, sans doute, et déjà nombre d'entre vous, mesdames, l'ont compris, vous êtes dame patronnesse d'une œuvre, vous donnez, sans compter la dime de votre superflu; croyez-le, cela n'est rien, en comparaison de ce que vous pourriez faire.

Donner ne suffit pas; renoncez à une promenade au bois, à un spectacle, à un concert, ne fut-ce qu'une fois par semaine, par quinzaine, et portez vous-même votre obole au malheureux.

Voyez cette mesure; montez cet escalier humide; c'est là, poussez cette porte et entrez... Voyez, ce malheureux à 40 ans, il y a eu de longs chômages, les petites économies sont parties, sou à sou, la maladie est venue... le travail à fatigué cet homme; il a bien lutté, la femme et les petits étaient à la maison, il fallait du pain. Il est tombé... près du lit voyez cette créature d'une pâleur morbide; elle est recouverte des seuls haillons dont n'ait pas voulu le Mont-de-Piété, l'enfant qu'elle tient dans ses bras est chétif, souffreteux, il a quatre mois, et elle songe vaguement... elle songe que la dernière ressource, la couverture de laine peut être engagée... son pauvre homme malade, pense-t-elle... oui, mais son bébé... Allez, s'écrie l'abbé, allez vous-même; achetez du bois, car ils ont froid; portez des aliments; allez, donnez-leur l'espoir, à lui la santé et la force, à elle son enfant qu'elle croit perdu; faites rentrer l'espoir dans ces pauvres cœurs découragés, et vous serez plus riches, vous vous sentirez meilleures, plus grandes, dans la mansarde où vous prodiguerez l'amour chrétien, que dans votre salon empli de lumières et de fleurs. Allez, et ce petit enfant, ce petit pauvre vous paiera bientôt avec usure; la mère aura vu que Dieu n'oublie pas plus les humbles que les superbes, et bientôt les mois se seront écoulés dans l'heureuse aisance du travail; le petit aura un an, quinze mois, deux ans, alors vous serez payée au centuple: la mère, chaque soir, en couchant son bébé, joindra ses petites mains, et l'humble enfant bégaiera votre nom, dans une prière d'ange. Dieu, mesdames, veillera sur votre joli bébé rose, sur votre époux et sur vous, et vous lui ferez oublier la futilité de la femme du monde, pour ne se souvenir que de la Dame de Charité.»

Devant moi, un vieux monsieur, à la moustache blanche hérissée, portant la rosette de la Légion d'Honneur; grinçait des dents et pleurait malgré lui. Je le regarde, il me vit et sans doute, devinant que j'étais soldat, moi aussi, *étant utilicien à St-Jean.*

—Corbleu, me dit-il, ce b... d'abbé me fait pleurer comme une femme.

C'était un vieux général d'Afrique.

Vous serez peut-être surprise, chère lectrice, de voir évoquer un sermon, dans notre première chronique; si nous le faisons, c'est que les conseils de l'abbé Codant trouveront un terrain bien préparé à Montréal. Voici venir la Noël, le jour de l'An; vos maris se dévouent, au moins, nombre d'entre eux, de toutes paroisses, de toutes croyances, à des institutions de charité; ils prodiguent bien l'argent, fondent des hôpitaux, assistent de leur influence les œuvres sorties des presbytères; mais vous, ne pouvez-vous pas, surtout au commencement de l'hiver, débarrasser vos armoires de toutes les vieilles hardes, trop fanées pour vous, si chaudes et si bonnes pour les pauvres, enfants ou vieillards.

A la semaine prochaine et "*Merry Christmas.*"

FERNAND.

LA SCIENCE A L'ÉCHAFAUD.

Ce soir-là, 5 juin 1864, sur les sept heures, le docteur Edmond-Désiré Couty de la Pommerais, récemment transféré de la Conciergerie à la Roquette, était assis, revêtu de la camisole de force, dans la cellule des condamnés à mort.

Taciturne, il s'accoudait au dossier de sa chaise, les yeux fixes sur la table; une chandelle éclairait la pâleur de sa face froide. A deux pas, un gardien, debout, adossé au mur, l'observait, bras croisés.

Presque toujours les détenus sont contraints à un labeur quotidien, sur le salaire duquel l'administration prélève d'abord, en cas de décès, le prix de leur linceul, qu'elle ne fournit pas. Seuls, les condamnés à mort n'ont aucune tâche à remplir.

Le prisonnier était de ceux qui ne jouent pas aux cartes. On ne lisait, dans son regard, ni peur ni espoir.

Trente-quatre ans, brun, de moyenne taille, fort bien prise à la vérité, les tempes, depuis peu grisonnantes, l'œil nerveux, à demi couvert; un front de raisonneur; la voix mate et brève; les mains saturniennes; la physionomie compassée des gens étroitement diserts; les manières d'une distinction étudiée — tel il apparaissait.

Ce soir-là, 5 juin, il ignorait encore le rejet du pourvoi en cassation, ainsi que le refus de toute audience de grâce, sollicitée par ses proches. A peine son défenseur, plus heureux, avait-il été distraitemment écouté par l'empereur. Le vénérable abbé Crozes, qui, avant chaque exécution, s'épuisait en supplications aux Tuileries, était revenu sans réponse.

Commuer la peine de mort, en de telles circonstances, n'était-ce pas implicitement l'abolir?

L'affaire était d'exemple. A l'estime du Parquet, le rejet de recours ne faisant plus question et devant être notifié d'un instant à l'autre, M. Hendreich, le bourreau, venait d'être requis d'avoir à prendre livraison du condamné, le 9 au matin, à cinq heures.

Soudain un bruit de crosses de fusils sonna sur le dallage du couloir; la serrure grinça lourdement, la porte s'ouvrit; des baïonnettes brillèrent dans la pénombre: le directeur de la Roquette, M. Beauquesne, parut sur le seuil, accompagné d'un visiteur.

M. de la Pommerais, ayant relevé la tête, reconnut d'un coup d'œil, en ce visiteur, l'illustre chirurgien Armand Velpeau.

M. Beauquesne, après une muette présentation s'étant retiré, les deux collègues se trouvèrent seuls, debout en face l'un de l'autre, et les yeux sur les yeux.

La Pommerais, en silence, indiqua au docteur sa propre chaise, puis alla s'asseoir sur cette couchette dont les dormeurs, pour la plupart, sont bientôt réveillés de la vie, *en un sursaut.*

Comme on y voyait mal, le grand clinicien se rapprocha du... malade, pour l'observer mieux et pouvoir causer à voix basse.

Velpeau, cette année-là, entraînait dans la soixantaine.

A l'apogée de son renom, héritier du fauteuil de Larrey à l'Institut, premier professeur de clinique chirurgicale de Paris, et, par ses ouvrages, tous d'une rigueur de déduction si nette et si vive, l'une des lumières de la science pathologique actuelle, l'éminent praticien s'imposait déjà comme l'une des sommités du siècle.

Après un froid moment de silence: — Monsieur, dit-il, entre médecins on doit s'épargner d'inutiles condoléances. D'ailleurs, une affection de la prostate dont, certes, je dois périr sous deux ans, deux ans et demi, me classe aussi, à quelques mois d'échéance de plus, dans la catégorie des condamnés à mort. Venons donc au fait sans préambules.

—Alors, selon vous, docteur, ma situation judiciaire est... désespérée? interrompit la Pommerais.

—On le craint, répondit simplement Velpeau.

—Mon heure est-elle fixée?

—Je l'ignore; mais comme rien n'est arrêté encore à votre égard, vous pouvez, à coup sûr, compter sur quelques jours.

La Pommerais passa sur son front livide la manche de sa camisole de force.

—Soit, merci. Je serai prêt, je l'étais déjà; désormais, le plus tôt sera le mieux.

—Votre recours n'étant pas rejeté, quant à présent du moins, reprit Velpeau, la proposition que je vais vous faire n'est que conditionnelle. Si le salut vous arrive, tant mieux. Sinon....

Le grand chirurgien s'arrêta.

—Sinon?... demanda La Pommerais.

Velpeau, sans répondre, prit dans sa poche une petite trousse, l'ouvrit, en tira la lancette et, fendant la camisole au poignet gauche, appuya le médium sur le pouls du jeune condamné.

—Monsieur de la Pommerais, dit-il, votre

pouls me révèle un sang-froid, une fermeté rare. La démarche que j'accomplis auprès de vous, et qui doit être tenue secrète, a pour objet une sorte d'offre, qui même adressée à un médecin de votre énergie, à un esprit trempé aux convictions positives de notre science et bien dégagé de toutes les frayeurs fantastiques de la mort, pourrait sembler d'une extravagance ou d'une dérision criminelles.

Mais nous savons, je pense, ce que nous sommes, vous la prendrez donc en attentive considération, quelque troublante qu'elle vous paraisse de prime-abord.

—Mon attention vous est acquise, monsieur, répondit la Pommerais.

—Vous êtes loin d'ignorer, reprit Velpeau, que l'une des plus intéressantes questions de la physiologie moderne est de savoir si quelque lueur de mémoire, de réflexion, de sensibilité réelle persiste dans le cerveau de l'homme, après la section de la tête ?

A cette ouverture inattendue le condamné tressaillit; puis se remettant :

—Lorsque vous êtes entré, docteur, répondit-il, j'étais tout justement fort préoccupé de ce problème, doublement intéressant pour moi, d'ailleurs.

Vous êtes au courant des travaux écrits sur cette question, depuis ceux de Soemmering, de Sûe, de Sedillot et de Bichat, jusqu'à ceux des modernes.

—Et j'ai assisté, jadis, à l'un de vos cours de dissection sur les restes d'un supplicié.

—Ah ?... Passons alors.—Avez-vous des notions exactes, au point de vue chirurgical, sur la guillotine ?

La Pommerais ayant bien regardé Velpeau, répondit froidement :

—Non, monsieur.

—J'ai scrupuleusement étudié l'appareil aujourd'hui même, continua sans s'émouvoir le docteur Velpeau :—c'est, je l'atteste, un instrument parfait.

Le couteau glaive, agissant, à la fois, comme coin, comme faux et comme masse, intersecte, en biseau, le cou du patient, en un tiers de seconde. Le décapité, sous le heurt de cette atteinte fulgurante, ne peut donc pas plus ressentir de douleur qu'un soldat n'en éprouve sur le champ de bataille, de son bras emporté dans le vent d'un boulet. La sensation, faite de temps, est nulle et obscure.

—Il y a peut-être l'arrière-douleur, il reste l'à-vif de deux plaies ? N'est-ce pas Julien Fontenelle qui, en donnant ses motifs, demande si cette vitesse même n'est pas de conséquence plus douloureuse que l'exécution au damas ou à la hache ?

—Il a suffi de Bérard pour faire justice de cette rêverie, répondit Velpeau. Pour moi, j'ai la ferme conviction, basée sur cent expériences et sur mes observations générales, que l'ablation instantanée de la tête produit, au moment même chez l'individu détronqué, l'évanouissement anesthésique le plus absolu.

La seule syncope sur le champ provoquée par la perte des quatre ou cinq litres de sang

qui font éruption hors des vaisseaux, et, souvent, avec une force de projection circulaire d'un mètre de diamètre, suffirait à rassurer les plus timorés à cet égard.

Quant aux tressauts inconscients de la machine charnelle trop soudainement arrêtée en son processus, ils ne constituent pas plus un indice de souffrance que, le pantèlement d'une jambe coupée, par exemple, dont les muscles et les nerfs se contractent, mais dont on ne souffre plus. Je dis que la fièvre nerveuse de l'incertitude, la solennité des apprêts fatals et le sursaut du matinal réveil, sont le plus clair de la prétendue souffrance ici. L'amputation ne pouvant être qu'imperceptible la réelle douleur n'est qu'*imaginaire*. Quoi ! tel coup violent sur la tête, non seulement n'est pas ressenti mais ne laisse aucune conscience de son choc, —telle simple lésion des vertèbres entraîne l'insensibilité ataxique, — et l'enlèvement même de la tête, la scission de l'épine dorsale, l'interruption des rapports organiques entre le cœur et le cerveau ne suffiraient pas à paralyser, au plus intime de l'être humain, toute sensation, même vague de douleur ? Impossible ! Inadmissible. Et vous le savez comme moi.

—Je l'espère, du moins, plus que vous, répondit monsieur de la Pommerais. Aussi, n'est-ce pas, en réalité, quelque grosse et rapide souffrance physique, à peine conçue, dans le désarroi sensoriel et bien vite étouffée par l'envahissante ascendance de la Mort, n'est-ce point cela, dis-je, que je redoute, c'est.... autre chose.

—Voulez-vous essayer de formuler ? dit Velpeau.

—Écoutez, murmura la Pommerais après un silence, en définitive, les organes de la mémoire et de la volonté, (s'ils sont circonscrits chez l'homme, dans les mêmes lobes où nous les avons constatés chez..... le chien, par exemple,) ces organes, dis-je, sont respectés par le passage du couteau !.....

Nous avons relevé trop d'équivoques précédents, aussi inquiétants qu'incompréhensibles, pour que je me laisse aisément persuader de l'inconscience d'un décapité.

D'après la légende, combien de têtes interpellées ont tourné leur regard vers l'appelant ?

Mémoire des nerfs ! Mouvements réflexes ? Vains mots !

Rappelez-vous la tête de ce matelot qui, à la clinique de Brest, une heure et quart après décollation, coupait en deux, d'un mouvement de mâchoires peut-être involontaire, un crayon placé entre elles !

Pour ne choisir que cet exemple entre mille, la question réelle serait donc de savoir, ici, si c'est ou non le moi de cet homme qui impressionna les muscles de sa tête exsangue.

Qui pourra le révéler ? Avant huit jours je l'aurais, certes, appris... et oublié.

—Il tient peut-être à vous que l'humanité soit fixée, à ce sujet, une fois pour toutes, répondit lentement Velpeau, les yeux sur ceux de son interlocuteur, et parlons franc, c'est pour cela que je suis ici.

Je suis délégué auprès de vous par une com-

mission de nos plus éminents collègues de la Faculté de Paris, et voici mon laisser-passer de l'Empereur. Il contient des pouvoirs suffisamment étendus pour frapper d'un sursis, au besoin, l'ordre même de votre exécution.

—Expliquez-vous.... Je ne comprends plus, répondit la Pommerais, interdit.

—Monsieur de la Pommerais, au nom de la science qui nous est toujours chère et qui ne compte plus, parmi nous, le nombre de ses martyrs magnanimes, je viens (dans l'hypothèse pour moi plus que douteuse, où quelque expérience convenue, entre nous, serait praticable) réclamer de tout votre être la plus grande somme d'énergie et d'intrépidité que l'on puisse attendre de l'espèce humaine. Si votre recours en grâce est rejeté, vous vous trouvez, étant médecin, un sujet compétent lui-même dans la suprême opération qu'il doit subir. Votre concours serait donc inestimable dans une tentative de... *communication*.

—Certes, quelque bonne volonté dont vous puissiez vous proposer de faire preuve, tout semble attester d'avance le résultat le plus négatif.—Mais enfin, avec vous, (toujours dans l'hypothèse où cette expérience ne serait pas absurde en principe,) elle offre une chance sur dix-mille d'éclairer miraculeusement, pour ainsi dire, la physiologie moderne. L'occasion doit être, dès lors, saisie et, dans le cas d'un signe d'intelligence, victorieusement échangé, après l'exécution, vous laisseriez, un nom dont la gloire scientifique effacerait à jamais le souvenir de votre défaillance sociale !

(La fin au prochain numéro.)

MODES DU JOUR.

Avec le développement de l'industrie, les facilités de la fabrication et le bon marché relatif des objets de luxe, *la mode*, cette expression la plus parfaite de l'amour du changement, qui s'est manifesté dans la société moderne, a pris une importance considérable et ses lois se sont imposées d'une manière impérieuse à toutes les classes de la société.

Les meubles artistiques, les vêtements élégants, les mille riens, qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler le "*bibelot*" et qui viennent orner et égayer nos foyers, sont, aujourd'hui, à la portée de toutes les bourses. La mode, telle que nous la comprenons, existe non seulement dans le costume, mais encore dans toutes les choses qui nous entourent ; elle est le reflet exact de nos goûts, de nos sentiments et, nous dirons presque, de nos mœurs. Aussi avons-nous l'intention, dans le court espace qui nous est accordé, de traiter les questions qui se rattachent à tout ce qu'on peut appeler le style de l'époque.

Les changements nombreux et fréquents apportés, de nos jours, dans la coupe, l'harmonie et le ton des vêtements sont les conséquences forcées de la vie active et surmenée de la génération actuelle. Nous ne sommes plus au temps de la vie immobile ; à l'époque où une génération suffisait à peine à la création d'un style

nouveau : résultat des efforts de toutes les intelligences et de tous les artistes d'une période. Peut-être, devons nous regretter cette lenteur de conception et d'évolution qui nous a laissé, à nous qui n'avons rien créé d'original dans ce siècle, ces œuvres merveilleuses qui, aujourd'hui encore, nous servent de modèles et dont la perfection n'a pu être égalée même par notre science moderne.

Aujourd'hui, la vie est courte et l'homme éprouve plus que jamais le besoin des sensations nouvelles et répétées. Il ne se contente plus de vivre dans un milieu uniforme; la variété, le changement, sont absolument nécessaires à son bien être, pour oublier et adoucir les ennuis et les difficultés qui lui sont imposés par notre civilisation moderne. Il faut du nouveau; il faut que les objets qui s'offrent aux regards de celui qui passe sa vie à lutter pour gagner son existence changent constamment d'aspect et viennent, par leur variété, apporter quelque élément nouveau et agréable dans sa vie de labeur. La femme qui veut, à notre époque, se créer une vie heureuse, ne doit pas perdre de vue cette passion de la nouveauté qui s'est emparée de l'homme; elle doit rendre son intérieur agréable, le modifier, l'orner, de façon à le rendre toujours riant pour ceux qui sont appelés à le partager avec elle. Le mari, le fils qui rentrent le soir après une journée bien remplie, ne désertent jamais le foyer s'ils y trouvent les satisfactions de bien-être, de confort et de luxe relatif qu'ils essaient, vainement, de trouver au dehors.

Nous espérons que nos lectrices nous pardonneront le ton sérieux que nous avons pris pour parler d'un sujet aussi mondain, mais nous avons voulu, dès le premier jour, exposer le programme que nous avons l'intention de suivre. Nous espérons prouver que la mode n'est pas aussi coûteuse à suivre qu'on le pense; que, pour en remplir toutes les exigences, la simplicité, l'harmonie et le bon goût sont plus nécessaires que l'argent, et si, dans cette direction, nous arrivons à faire quelque bien, nous considérerons notre but comme étant atteint.

Tout d'abord, nous nous efforcerons de faire des modes canadiennes. c'est-à-dire appropriées à notre genre d'existence, à nos coutumes et à notre climat. Nous n'emprunterons aux modes étrangères que ce que nous y trouverons de bon, laissant de côté tout ce que nous y rencontrerons d'excessif et d'impropre à notre pays. Nos modes, seront toujours faciles à suivre et les éléments nécessaires à leur réalisation et à leur exécution, seront ceux qui se trouvent à la portée de tous et dont on peut faire emplette dans tous les magasins canadiens. Rien, selon nous, n'est plus ridicule que ces coupures d'articles de journaux étrangers qui, faits pour des milieux complètement différents des nôtres, ne conviennent nullement à nos élégantes; et dont les matériaux et les détails sont introuvables chez nos commerçants. La femme canadienne, tout comme une autre, a son individualité propre, qui ne peut et ne doit se plier à aucune influence extérieure. Ce qui

est bon en Europe ou aux États-Unis, peut être mauvais et malséant au Canada; nos mœurs et nos goûts sont différents; nos modes, quoique suivant le courant général, n'en sont pas moins indépendantes et exigent presque généralement que des modifications sérieuses soient apportées à tout ce qui nous vient de l'étranger.

Nous résumerons en quelques mots le but que nous désirons atteindre : Élégance et confort, au foyer; simplicité et bon goût dans la toilette, pour toutes et pour tous, quelle que soit leur position ou leur fortune.

PÉPIA.

VEUVE.

Depuis huit jours, le vent souffle sur nos côtes; depuis huit jours, la lame fait les galets et l'eau gémit en couvrant d'écume le brisecôte.

Il n'y a plus de mer *étale*; l'océan *moutonne* le matin et a du flot le soir!

A chaque marée les vagues hurlantes jettent des cadavres et des épaves sur le sable.

Les barques partent avant le jour à la pêche; on est quatre et l'on revient trois... quand on revient!

Et à cela que faire?

Rien! rien!

Il y a un an qu'à pareil époque la mer jetait sur le sable une barque vide... Toutes les femmes du Polet étaient accourues avec leur monde de petits enfants...

Pauvres bambins! il couraient pieds nus, accrochés aux jupons de leurs mères, criant et pleurant parce qu'ils les voyaient crier et pleurer.

Les pauvres femmes! sitôt qu'elles voyaient la barque, elles soupiraient en disant, dans un gros soupir:

"C'est pas la sienne!"

Il en arriva une, plus belle et plus pâle que les autres; elle venait derrière parce qu'entre ses bras elle portait un enfant pleurant, parce que trois autres petits se cramponnaient à ses jupons, parce que toute cette marmaille criait, en la suivant:

"Papa! papa!"

Quand elle vit la barque, la pauvre femme, elle se mit à genoux... tout le monde se tut... Les autres femmes emmenèrent les petits enfants qui, ne comprenant pas, allèrent jouer ensemble.

Les vieux du port se découvrirent, et quand la veuve se releva, le front pâle, les yeux secs, écartant ses cheveux pour mieux voir l'horizon gris... pour mieux jeter à la mer qui lui avait volé son homme un regard de haine, quand elle reprit ses petits pour regagner à sa demeure, ils firent semblant de se gratter le front, de se lisser les cheveux, ou de s'essuyer le nez, pour cacher leurs larmes, se disant tout bas:

"Pauvre veuve à Pierre!"

La barque a été trainée sur le port, près du grand crucifix, et, comme la mer avare n'a jamais rendu le corps de Pierre le matelot,

depuis un an, chaque matin, la veuve et ses petits sont venus s'agenouiller devant le cercueil vide pour demander à Dieu le repos de l'âme du pauvre pêcheur.

Hier, Benoit le matelot, qui faisait toujours en moitié la pêche avec Pierre,—son compagnon, son ami,—est venu frapper à la porte de la veuve.

Il était tard déjà.

La mer faisait un tapage d'enfer, les galets roulaient sur la grève, le vent chantait la grande chanson du désespoir, l'orage menaçait.

Lui, le matelot, il avait mis son pantalon de drap bleu, son bourgeron neuf et son chapeau de cuir bouilli.

Par saint Benoit, son patron! il s'était fait raser la barbe... et tailler les cheveux!...

Il avait fourré tant de choses dans les poches de son bourgeron, qu'on l'eût pris pour un bossu.

Il poussa la porte de la veuve et entra.

Il eut froid jusqu'aux os, en regardant la cabine de la veuve.

La grande chambre était toute tendue de filets noirs; la haute cheminée, par sa bouche béante, jetait le vent d'hiver au lieu de jeter la chaleur...

La veuve et ses petits étaient assis autour d'une longue table... Le diner de la famille était là: un pain noir, et quelques poissons grillés...

Benoit eut froid!

Il s'enhardit cependant et dit:

—Madame Pierre.

—Benoit!

—Savez-vous?... Je viens vous demander à souper.

La veuve ne répondit pas.

—Madame Pierre, j'ai fait un échange avec le poissonnier du quai Henri IV; j'y ai donné ma pêche pour quelques gourmandises.

Benoit sortit de ses poches obèses des victuailles à en couvrir la table.

Les enfants étendirent leurs petites mains potelées et crièrent joyeusement en souriant au matelot.

—Je sais bien qu'il n'y en a pas besoin... mais c'est pour les petiots, fit-il tout honteux de voir dans les yeux de la veuve qu'elle l'avait compris.

Pour cacher ce qu'il éprouvait, il embrassa un à un les moutards.

Enfin, passant sa manche sur son nez, il dit:

—Allons! à table, z'enfants!

On se mit à table... Benoit ne mangea pas... La veuve lui souriait... Mais les enfants mangeaient, mangeaient... et riaient, donc! Pauvres petits!

Plus Benoit regardait la chambre, plus il devenait triste, et tout bas, à lui-même il se disait:

—Oh! Pierre! mon vieux Pierre! qu'elle misère dans ta cabine!... Espère! espère! on chassera la famine de chez ta veuve et ses petits!

Le matelot se gratta le front et causa encore tout seul, puis se levant il vint se placer devant

la veuve, qui dirigea vers lui l'éclair de ses grands yeux humides...

Benoit lui prit la main et dit :

—Mame Pierre, je veux quitter la marine, j'en ai assez, j'ai des économies; la mer, ça m'ennuie... et puis chaque fois que je suis au large... c'est plus fort que moi... je pense à notre cher Pierre... et... ça me fait... peur!

—Pauvre Benoit! fit la veuve en pleurant.

—Oui! je sais bien, il y a juste un an aujourd'hui, quoi... Par ce temps-là, un temps de voleur, avec une lune en zinc, un ciel de cirage et un vent qui pleure... Pauvre Pierre!... Mais parlons pas de ça...

—Si!

—Non! mame Pierre, je veux quitter la marine, que je vous dis... Seulement, ça m'embêterait de vivre seul, comme un grand serin, sans mon ami, sans famille, sans... personne, quoi... Je veux me marier!...

—Benoit, notre Seigneur le bon Dieu vous donnera une femme digne de vous!

—Espère! espère! Vous savez, moi... c'est que je suis difficile! Je voudrais une femme, là!... une vraie, vous savez... une bone mère... une femme qui ait un cœur...

—Une belle jeunesse qui vous aime comme vous le méritez.

Il y eut quelques minutes de silence.

—Oui!

—Une jeune fille bien honnête, bien sage...

—Oui! oui! une jeune fille qui serait... mais j'aimerais mieux... et Benoit balbutia: ça serait une veuve... avec de la famille... une veuve qui... que... comme vous... là, c'est pas pour dire!

La veuve regarda Benoit un instant; leurs yeux s'emplirent de larmes...

Il y eut un silence...

Le matelot, les yeux baissés, roulait son chapeau dans ses gros doigts... la veuve regardait le brave garçon comme les enfants regardent les saints... puis, elle pencha sa tête sur l'épaule du matelot, et confuse, heureuse, elle lui dit dans un sanglot:

—Oui, j'accepte votre main; oui, car vous êtes un brave homme! et mon Pierre là-haut vous dit merci; merci, Benoit.

En voyant pleurer la mère, tous les petits s'étaient avancés.

Le matelot fit semblant de rire d'abord pour cacher ses larmes; puis n'étant plus maître de son émotion, il dit:

—Voyons! voyons! mame Pierre, pleurez donc pas, c'est des bêtises!... Eh! les enfants; allons, venez ici, bambins! et appelez-moi votre père!

Puis embrassant les petits qui criaient:

—Papa Benoit!

Benoit se dit à lui-même;

—Dors tranquille, mon vieux Pierre! Espère! espère il y aura du biscuit dans ta cabine... On va chasser la famine de chez ta veuve et tes petits.

LE TOUT MONTRÉAL.

Notre correspondant de Québec, nous engage à garder, pour le moment, le plus profond silence, au sujet de l'union prochaine d'une gracieuse québécoise, fille d'un *très honorable*, à un jeune parnassien.

Comme bilan de Montréal, nous devons mentionner les noces "de fer blanc" d'un jeune et populaire Sénateur, et de sa gracieuse femme. Les nombreux amis de la maison avaient, pour la circonstance, transformé le ferblanc en une des jolies toiles de *Pelouze*, le paysagiste, grand prix de Rome, et en un superbe bouquet.

Inutile de dire que l'hospitalité des *mille fleurs*, a été, comme toujours, de la plus sincère cordialité.

La conférence faite à la Salle de *La Patrie*, le 6 décembre par M. Arthur Buies, a été l'évènement littéraire de la fin d'année. Comme d'habitude, M. Buies a prodigué de l'esprit, de l'enthousiasme, et les nombreux auditeurs d'*Evocation* se sont séparés, enchantés de l'invincibles verve du spirituel orateur.

L'arrivée de l'Ablégat de S. S., sa réception à la gare, à Notre-Dame, et à l'évêché, ont été, pour les catholiques, une série d'occasions où ils ont pu apprécier la haute courtoisie et la bienveillance du représentant du St. Père.

Foule à la gare, à Notre-Dame, et le tout Montréal à l'évêché le 17.

NOTRE FEUILLETON

Nous commençons, aujourd'hui, la publication du nouveau roman de CHARLES SIMOND, intitulé

LE SECRET DE ROCH.

Il suffira d'énoncer les titres des chapitres, pour que nos lecteurs comprennent quelles difficultés nous avons eu à surmonter pour arriver à publier cette primeur à peine sortie des presses de l'Éditeur.

Angèle	Révélation
El Señorito	3e partie
Premier amour	Une bonne action
Rêve et réalité	La bataille
Larmes de sang	La déroute
Le martyr	Les fugitifs
L'immolation	L'asile
Amour et amitié	L'embuscade
2e partie	Le supplice
Le maudit	Les représailles
Frère et sœur	La renaissance
Rivalité	La séparation
L'aveu	Bonifasée
Le bal	La délivrance
L'Emoi	Le duel
Orgueil	La vocation
Le retour	

Les événements comme on le voit, se succèdent, rapides et poignants, dans ce drame d'un puissant intérêt, aussi ne craignons nous pas d'assurer au *Secret de Roch* un immense succès.

PRIME.

Un magnifique service d'argenterie composé de: couteau, cuillère, fourchette, couteau et truelle à poisson, un riche huilier.

Le tout en argent, garantie pour cinq ans, sera expédié à toute personne qui nous enverra, ou nous remettra la liste de cinq abonnements, payés; nous donnerons en, janvier, (3e numéro), la photolithographie de ces objets, de haut goût artistique, et tous, de première qualité.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

Les abonnements ne dateront que du 1er Janvier.

Nos lecteurs sont priés de conserver nos premiers numéros.

Nous publierons, dans chaque numéro, une poésie de Louis H. Fréchette.

A PARAÎTRE DANS LE 3e NUMÉRO.

Nous publierons bientôt *le carnet d'une jeune femme*; nous commencerons nos indiscrets emprunts, au moment où la jeune fille, encore au couvent, songe avec anxiété, à son entrée dans le monde, et aux diverses phases de sa vie de jeunesse, l'album s'arrête 2 ans après son mariage, à la naissance de son premier bébé.

Cet album nous a été confié par une montréalaise, sous la réserve formelle du nom de l'aimable et distinguée propriétaire.

Nous commencerons cet émouvant et gracieux pillage, dès le troisième numéro.

Le nom de plume de l'album sera MARGUERITE.

ECHOS.

Un chirurgien réclame cent piastres à un client; le lendemain il reçoit ce billet:

Cher Docteur,

"Vous avez fort habilement réduit ma fracture, je la proclame.

Ne pourriez vous donc pas aussi réduire ma facture."

Dumas fils dinait à Marseille, chez le Docteur *Gistal*, une célébrité du pays.

"Mon cher, lui dit l'amphitryon, en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez; honorez donc mon album d'un quatrain de votre façon."

—Volontiers, répond l'écrivain, et il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit des yeux:

Depuis que le Docteur Gistal
Soigne des familles entières
On a démoli l'hôpital

"flatteur, dit le Docteur en l'interrompant."

mais Dumas ajoute;
Et l'on a fait deux cimetières.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

I

ANGÈLE.

Il y a des être ici-bas qui, dès leur naissance, ont été marqués du signe fatal de la douleur, dont toute la vie semble irrévocablement destinée à être offerte en holocauste pour racheter les fautes des autres. Ils marchent dans le chemin qu'a tracé devant eux un destin impitoyable et où, dès l'entrée, leurs membres se déchirent aux ronces et aux épines. Méconnus, incompris, mais résignés, ils souffrent sans jamais exhaler une plainte. Ils arrivent ainsi au bout de la route, l'âme navrée; puis ils tombent, écrasés sous le poids qui n'a cessé de les accabler. Ils sont les privilégiés de l'infortune. Pareils à ces fleurs qui naissent et meurent le même jour sans qu'un rayon du soleil soit venu jusqu'à elles, ils succombent à leur étiolement, mais ils embaument de leur vertu, comme d'un suave parfum, le monde où ils se cachent pour faire le bien.

Angèle étaient une des ces créatures descendues du ciel sur la terre pour y suivre sans cesse la voie douloureuse. Aucun rayon de joie n'avait éclairé son enfance. Une tristesse lourde et sombre avait pesé sur sa jeunesse. Fille d'un négociant aisé de Salamanque, elle avait vu son père engloutir tout son avoir dans des spéculations malheureuses, puis dépérir lentement, miné par la fièvre. A seize ans, elle s'était trouvée orpheline, sans protection, sans appui, forcée d'entretenir, par son travail, sa mère infirme et aveugle. Pour subvenir à leurs besoins communs, elle cousait et brodait, ramassant, après de longues heures de fatigue, quelque misérable somme d'argent toujours insuffisante. La nuit, quand elle avait cessé de travailler pour les autres et pour le pain de chaque jour, elle raccommodait, à la clarté d'une vieille lampe, la défroque qu'elle tenait de la générosité d'une grande dame de la ville. Assise auprès d'elle, dans un fauteuil boiteux et branlant, sa vieille mère écoutait courir l'aiguille, qui ne s'arrêtait souvent qu'après minuit. Puis confondant leurs prières, les deux pauvres femmes se jetaient sur le grabat qui leur servait de lit.

Ainsi s'écoulèrent les jours, les semaines et les mois.

Angèle n'avait aucun des dons de la beauté, mais sa physionomie douce et mélancolique inspirait la sympathie. Son teint pâle et mat, ses yeux noirs dont le chagrin et les larmes avaient éteint l'éclat, ses mains maigres et fébriles révélaient une existence profondément ravagée par la souffrance. Par moments, à la voir, immobile le regard fixe, plongée dans ses réflexions, ont eût dit d'une statue.

Angèle avait un frère, plus âgé qu'elle de deux ans, et dont le caractère violent et les mœurs débauchées contrastaient singulièrement avec la tendresse et les chastes vertus de la jeune fille. Mateo n'aimait qu'une femme au monde : c'était sa sœur. Pour sa mère même il n'éprouvait qu'indifférence et éloignement. Aussi la pauvre infirme le chérissait-elle beaucoup plus qu'elle n'avait d'attachement pour Angèle, car le cœur des mères est une source inépuisable de miséricorde et d'indulgence.

Mateo vivait séparé de sa famille. Il ne venait la voir qu'à de rares intervalles et le plus souvent pour arracher à sa sœur les quelques pièces de monnaie qu'elle avait si durement gagnées pendant la semaine. Perdu de vices, il demandait sa vie au jeu, s'enfonçant chaque jour davantage dans la honte et descendant peu à peu vers le crime. Sa dissipation, ses fréquents démêlés avec la police avaient fait de lui un de ces êtres tarés qui n'ont ni conscience, ni sens moral, ni sentiment de l'honneur et du devoir. Sa conduite dépravée était connue de toute la ville. Angèle et sa mère baissaient la tête en passant dans les rues, comme si elles eussent eu à porter la responsabilité de ses désordres. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux martyres n'eût osé prononcer avec colère le nom de l'infâme qui, à leur pauvreté, ajoutait le poids de son opprobre.

Un soir d'hiver, Angèle travaillait comme de coutume, penchée sur sa petite table, tandis que sa mère, enveloppée dans une couverture de laine pour réchauffer ses membres glacés, priait Dieu tout bas de toucher le cœur de son fils et de le ramener dans le sentier du bien en le rendant à sa famille dont il n'avait cessé, malgré ses fautes, d'être l'idole.

Tout à coup on frappa à la porte. Les deux femmes eurent un moment de frayeur. Qui pouvait, à cette heure avancée, vouloir pénétrer dans ce logis dont aucun visiteur n'avait, depuis plusieurs mois, troublé le silence? Deux nouveaux coups, mais plus secs, plus impérieux, se firent entendre.

—Qui donc vient nous voir si tard? demanda l'aveugle en se serrant davantage dans sa couverture.

—Il est onze heures; faut-il ouvrir, mère? interrogea Angèle, avec peur.

—Pourquoi pas? Qu'avons-nous à craindre des voleurs? Ne sommes-nous pas les plus pauvres de Salamanque?

Puis, comme si une idée subite l'eût éclairée :

—Mais, s'écria-t-elle, qui donc avons-nous à attendre, si ce n'est? Ouvre, Angèle, ouvre vite; mon cœur me dit que c'est lui.

La jeune fille courut à la porte et tira le verrou. Un jeune homme entra.

—Mateo! s'exclama Angèle en se jetant dans ses bras.

—Mon fils! disait en même temps l'aveugle, tandis que, rejetant loin d'elle la couverture, elle cherchait des deux mains, à tâtons, l'endroit où il se trouvait.

—Oui, c'est moi, mère, mais il n'y a pas de quoi te bouleverser ainsi, répondit Mateo avec

un accent qui manquait d'inquiétude. Va te mettre au lit, il fait froid et cette chambre est une glacière. Vous ne faites donc pas de feu ici?

En disant cela, il s'assit et ramena son manteau sur ses épaules.

Angèle courut à sa mère et l'obligea à se coucher.

—As-tu quelque chose à souper? demanda Mateo à sa sœur après un moment de silence.

—Donne-lui le lait que tu as acheté pour moi, ma fille, répliqua vivement l'aveugle.

—Du lait? Maigre souper! C'est tout ce que tu as?...

—Oui, tout, murmura Angèle, comme si elle eût été confuse.

—Enfin, patience, soupira Mateo en levant les yeux, je n'ai pas de chance; il y a des jours où tout va mal. Aujourd'hui... aujourd'hui...

Et poussant un nouveau soupir, il laissa tomber sa tête dans ses mains.

—Mateo, mon fils, dit la mère, je suis aveugle, tu le sais, mais mon cœur me dit que tu souffres, que tu es malheureux, que tu as quelque peine cruelle. Pourquoi ne pas te confier à ta mère? Qui peut mieux qu'elle te comprendre, et te consoler?

Et, comme le jeune homme se taisait :

—Viens, mon fils, viens près de moi, ajouta-t-elle, j'ai tout oublié, tout... Je ne songe plus qu'à une chose, c'est que tu n'es pas heureux, et ton chagrin me désole...

—Eh bien! s'écria Mateo comme s'il se fut arraché à une suprême étreinte, c'est vrai, tu as raison, je suis malheureux, ou plutôt je suis perdu. Mais je mérite mon sort: je suis un mauvais homme. Patience. Donne-moi ta bénédiction pour la dernière fois.

—Pour la dernière fois! Que dis-tu? répéta l'aveugle avec épouvante, en étendant le bras pour saisir la main de son fils.

—J'ai dit pour la dernière fois, reprit Mateo, parce que ce soir même, ce soir, je vais rejoindre un des régiments de ligne de la division carliste qui se trouve non loin d'ici.

—Soldat, toi? Toi! Et dans les rangs des ennemis de la patrie? s'écria la pauvre vieille en fixant avec terreur ses yeux éteints sur Mateo, comme si elle eût pu le voir.

—Qu'as-tu fait, Mateo? s'exclamait de son côté Angèle en versant un torrent de larmes.

—Bah! j'ai fait ce que j'avais à faire, répondit le jeune homme avec aigreur. Cela ne regarde, en définitive, personne. D'ailleurs, si j'ai pris cette résolution, c'est apparemment que j'avais des motifs. Je ne suis pas un enfant, et personne n'a ici à me dicter ma conduite.

—Mateo, renonce à ton dessein; c'est ta mère qui t'en supplie, reprit la pauvre vieille en tâchant de donner à son accent l'expression la plus tendre.

—Impossible.

—Alors tu veux nous abandonner à jamais?

—C'est la faute du sort.

—Mais quelle raison te pousse à cette extrémité?

—La fatalité.

—Tu cèdes donc plus à la fatalité qu'aux désirs de ta mère.

—Mère, assez d'objections; si je reste à Salamanque, il est probable que...

Mateo s'interrompit comme s'il eût réculé devant une vision affreuse.

—Achève! achève! s'écria la mère.

—Mon Dieu, qu'elle faute si grave as-tu commise, que tu sois obligé de te séparer de nous? demanda Angèle, en tremblant de tous ses membres.

—Je ne puis le dire.

—Mateo, un fils ne saurait avoir de secrets pour sa mère.

—Impossible.

—Parle, tu sais bien qu'ici personne ne nous écoute

—Mais enfin, repartit brusquement Mateo en repoussant le bras de sa mère et comme pour se dérober à ses questions importunes.

—Parle, je le veux, reprit l'aveugle avec un mélange d'autorité et de prière. Ton silence me torture. Ah! je le sais, il y a des paroles qui déchirent le cœur, mais si profonde que doive être la blessure, elle sera moins navrante que l'horrible doute...

—Impossible, je ne puis, je ne dois pas parler.

—Mateo, ta mère te l'ordonne...

On eût dit que les yeux sans lumière de la vieille femme avaient recouvré tout à coup le pouvoir de lire dans le cœur du jeune homme. Elle avait fait un geste menaçant et son bras demeurait étendu vers son fils.

Soit que Mateo éprouvât un remords, soit qu'il voulût mettre fin à cette scène, il s'approcha du lit, et d'une voix sourde:

—Et bien! dit-il vous le voulez toutes deux; si demain je n'ai pas quitté Salamanque, dans trois jours je serai pendu sur la place publique

La pauvre aveugle poussa un cri d'horreur et retomba comme une masse sur son oreiller, en cachant son visage dans ses mains. Angèle courut à elle et l'embrassa, tandis que l'une et l'autre éclataient en sanglots.

—Je m'y attendais, murmura Mateo avec rage, je n'aurais pas dû venir ici; au lieu d'y trouver un conseil, je n'y vois que des femmes qui pleurent et m'exaspèrent.

Il se redressa, et s'enveloppa dans son manteau et se dirigea vers la porte.

—Il part! dit Angèle effarée.

—Mateo, je te défends de sortir, s'écria l'aveugle.

—Ah! tu me défends de sortir! Tu veux donc me livrer à la justice?

—Mateo, tu seras cause de ma mort! Pourquoi ne pas tout dire.

—Je suis venu pour prendre congé de vous, rien de plus; mais si vous persistez à connaître la cause de ma fuite, je crains bien...

—La police me traque.

—La police! Toi! Toi, le fils du plus honnête homme de Salamanque!

—Folies de la jeunesse, continua Mateo comme s'il se parlait à lui-même; ce qui est

fait est fait! Mais avant d'avoir laissé mettre la main sur moi, j'aurai trouvé la mort sur un champ de bataille...

Il cherchait à se donner du courage.

La pauvre mère recueillait chacune de ses paroles.

—Tu as donc commis un grand crime? interrogea-t-elle avec anxiété.

—J'ai assassiné, dit-il, d'une voix basse.

La malheureuse femme jeta un nouveau cri et tomba évanouie dans les bras de sa fille.

Mateo voulut s'approcher.

Mais Angèle le repoussa avec un geste d'effroi. Et tandis que d'une main elle soutenait le corps presque inanimé de sa mère, de l'autre montrant la porte:

—Monstre! s'écria-t-elle hors d'elle-même. Va! Va loin d'ici! Et fasse Dieu que ta pauvre mère n'expire point cette nuit et que tu échappes au bourreau!

Mateo avait tourné le dos au lit. Il haussa les épaules, et sans prononcer une parole, il sortit de la chambre d'un pas assuré.

II

EL SENORITO.

Un an plus tard, on ne parlait dans la province de Salamanque que des exploits d'un terrible bandit, désigné sous le nom de *El seniorito*. Dans les villes et villages, le récit de ses crimes occupait toutes les veillées. Partout on exposait, on vendait son portrait. Angèle et sa mère n'avaient point eu de peine à reconnaître, dans cette image, le frère et le fils qu'elles pleuraient depuis la nuit où il les avait laissées en proie aux plus cruelles angoisses. Mais les deux femmes dévoraient leurs larmes en silence. Si parfois quelque voisine curieuse ou compatissante les interrogeait au sujet de Mateo, elles répondaient invariablement qu'il était mort à l'étranger.

Pourtant, quoi qu'elles fissent, le souvenir de Mateo ne pouvait les quitter. Elles ne parlaient point de lui entre elles, mais les yeux souvent rougis d'Angèle et les tremblements nerveux de la pauvre aveugle indiquaient clairement qu'elles n'avaient toutes deux point d'autre pensée. D'ailleurs, la triste renommée du bandit qui venait jusqu'à elles ne manquait pas de rouvrir presque chaque jour l'atroce blessure dont elles saignaient au cœur.

Un soir, comme Angèle rentrait seule du magasin où elle avait été porter son ouvrage, elle fut accosté par un homme, le visage caché jusqu'aux yeux sous son manteau. Elle eut peur. La rue où elle se trouvait était obscure et tortueuse.

Elle crut avoir affaire à quelqu'un de ces passants éhontés qui aiment à jeter à une femme des propos obscènes. Elle pressa le pas, traversa une rue, puis une autre, puis une autre encore. L'inconnu la suivait toujours comme une ombre et sans parler.

Le cœur de la jeune fille battait avec violence. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, ses jambes fléchissaient, un nuage passait sur

ses yeux. Elle se sentait défaillir. Elle fit toutefois un effort suprême, et se prit à courir plus qu'elle ne marchait.

—Senorita, murmura, derrière elle, une voix tremblante et nasillarde qu'elle crut être la voix d'un vieillard.

Elle respira. Le son même de cette voix semblait l'avoir tranquillisée. Qu'avait-elle à craindre d'un vieillard? Elle s'arrêta, et se retournant avec une feinte assurance.

—Caballero, dit elle, je suis pressé, ma mère m'attend, je crois que vous vous trompez...

—Je le crois, dit la voix nasillarde, vous vous appelez Angèle?

—Oui.

—Alors c'est bien vous que je cherchais.

—Que vous cherchiez? s'écria la jeune fille avec terreur; et elle voulut reprendre sa course.

—Vous avez tort de me fuir et de ne pas vouloir m'entendre, reprit la voix, je ne vous veux aucun mal, au contraire, je ne vous veux que du bien.

L'homme s'était placé devant elle pour lui barrer le passage et lui avait pris la main. Le contact de cette main la glaça. Elle crut qu'elle allait mourir. Des larmes montèrent à ses yeux, elle tomba à genoux.

—Grâce! murmura-t-elle. Je ne suis qu'une pauvre femme.

Elle ne reçut point de réponse. Eperdue, elle ouvrit les yeux. Elle était seule. L'homme avait disparu.

Muette de surprise et d'effroi, elle demeura un instant immobile, sans avoir la force d'avancer. On eût dit qu'elle était clouée sur la place. Peu à peu elle reprit ses sens. Elle se demandait si elle n'avait point eu une hallucination, lorsqu'elle s'aperçut que sa main droite, contractée, par la peur, serrait fortement un objet, qu'elle ne prit pas le temps de regarder.

Saisie d'une nouvelle terreur, elle s'était précipitée vers l'extrémité de la rue où se trouvait sa demeure. Elle se jeta dans le couloir et gravit, d'une haleine, les marches de l'étroit escalier.

Le bruit qu'elle fit avait réveillé l'aveugle. Comme si la pauvre femme eût eu l'appréhension d'un malheur, elle s'était trainée jusqu'à la porte, et après avoir, quelque temps, cherché le verrou, elle avait ouvert en demandant faiblement:

—Angèle? Est-ce toi?

—Oui, mère.

—Qu'as-tu, mon enfant?

—Rien... rien... j'ai eu peur... une peur terrible.

Angèle raconta ce qui venait de se passer, tandis qu'elle déposait sur la table l'objet qu'elle tenait en fermé dans la main. C'était une carte attachée à un petit paquet. La carte portait le nom de Mateo. Le paquet contenant douze onces d'or.

La mère repoussa loin d'elle avec dégoût l'or dont elle devinait la provenance.

Angèle avait approché la carte de la lampe et lut:

« Je suis indigne d'appartenir à une famille honnête, je le sais, et c'est pour cela que je cache à tout le monde votre nom et votre demeure ; mais si mes crimes ne me donnent plus le droit de vous embraser, je n'oublie pas que vous existez, que vous souffrez, que vous êtes pauvres. *Mateo...* »

—Angèle, ne touche point à cet or, dit l'aveugle avec un accent de douleur, après avoir entendu la lecture de ces lignes. C'est le fruit du crime, ne souille point tes mains.

—Je le sais, mère, mais comment le rendre à celui à qui il appartient ?

C'est vrai... Ecoute, il y a, non loin d'ici, un hôpital et une maison de charité, tu feras deux parts de cet or et tu donneras l'une aux malades et l'autre aux pauvres.

—Je le ferai, mère.

Deux mois s'étaient écoulés depuis cet événement. La nouvelle se répandit tout à coup que les autorités, voulant mettre un terme aux crimes du bandit, *El senorito*, avaient envoyé à sa poursuite une compagnie de soldats. Les brigands avaient été dispersés et presque tous étaient tombés au pouvoir de la justice ; mais le chef avait dû son salut à la rapidité de son cheval.

Le pays était rentré dans le calme, et les paysans des environs de Salamanque avaient peu à peu oublié les sinistres prouesses d'*El senorito*. Angèle et sa mère le croyaient mort.

Comme il arrive d'ordinaire, les chanteurs ambulants s'étaient emparés de la légende des brigands. On en avait fait des complaintes.

Un jour, un de ces mandians, modernes jongleurs ou trouvères, au manteau constellé de trous, au vieux feutre épilé, la guitare en bandoulière, vint s'établir sous la fenêtre des deux malheureuses femmes. Il avait la voix cassée, mais stridente, et chacune de ses paroles retentissait au loin. Cette voix résonna aux oreilles de l'aveugle et de sa fille comme le cri d'une conscience bourrelée de remords.

Angèle avait brusquement fermé la fenêtre, espérant que la chanson du mandiant ne parviendrait plus jusqu'à elles. Mais la voix montait toujours implacable, frémissante, et à chacun des couplets, la fille et la mère, traduisant en réalité la complainte, voyaient, dans leur pensée, se dérouler le tableau sanglant des crimes de *Mateo*, dont aucun détail ne leur était épargné. L'aveugle s'était serrée avec terreur contre Angèle, et toutes deux priaient pour le malheureux, dont elles apercevaient distinctement l'image affreuse, suspendue à la potence sous les yeux de toute la ville.

Le temps, qui détruit tout et fait tout oublier, ne tarda point à vieillir la complainte qui épouvantait les deux femmes. Les chanteurs ambulants cessèrent de s'occuper des exploits de *El senorito* dès que les curieux eurent cessé de les écouter. Au récit palpitant des crimes du bandit, succédèrent les romances patriotiques, mises à la mode par une ouverture des Cortès de Cadix. Le *Chant du Prétendant*, les *Noirs et les Blancs* eurent toute la vogue.

El senorito ne fut plus alors qu'un de ces

héros du crime dont les aventures, exagérées et embellies, alimentent la bibliothèque des colporteurs. Mais personne à Salamanque et dans tout l'ancien royaume de Léon ne pensait plus à lui. Seule, Angèle et sa mère redisaient, chaque soir, son nom dans leurs longues prières entrecoupées de larmes brûlantes, car ce nom demeurerait écrit dans leur cœur en traits de feu, et elles ne cessaient d'entendre la voix lugubre du mendiant, répétant, à chaque couplet, de la complainte :

Oyez, enfants, hommes et femmes,
Le récit des exploits infâmes
Du grand brigand *Senorito*,
De Salamanque le fléau.
Né d'un loup et d'une vipère,
Il tue, épouvantant la terre,
Il se repaît du sang humain.
Mais le bourreau l'attend demain.
Voyez ! son corps à la potence
Sous la tempête se balance.
De remords il est déchiré.
Il prie. En vain, Il a pleuré :
Le Ciel est fermé pour son âme,
Et déjà l'Enfer la réclame.
Sur sa face de répruvé
Voyez le sort qu'il a trouvé !

III

PREMIER AMOUR.

Angèle venait d'atteindre sa dix-huitième année. Elle s'abîmait dans ses pensées, fondant en larmes toutes les fois qu'elle songeait au passé, et mourant d'effroi lorsqu'elle envisageait l'avenir.

Le sort des deux pauvres femmes n'avait point changé. *Dona Elena*, la mère aveugle de *Mateo* et d'Angèle, supportait aussi patiemment que sa fille les rigueurs de la misère et du malheur. La seule consolation qui leur restât à l'une et à l'autre, c'était que chacune d'elles sentait auprès de soi une âme non moins brisée que la sienne, mais également ouverte à la pitié. Elles avaient pris l'habitude de s'absorber, et souvent des semaines entières se passaient sans qu'une seule parole fût échangée entre elles.

Un matin de janvier, Angèle, appuyée sur le balcon de la fenêtre, regardait machinalement la foule qui allait et venait dans la rue. Le temps était beau et le ciel sans nuages annonçait une de ces journées qui préludent au printemps.

Elena, assise dans un fauteuil près de la table, tricotait.

Les bouffées d'air frais qui pénétraient dans l'appartement, le soleil brillant et chaud, le mouvement des passants dont les éclats de voix accusaient l'animation, tout contribuait à chasser la tristesse et à rasséréner la pensée.

Les deux femmes avaient insensiblement cédé à cette influence.

—Angèle, disait l'aveugle, tu as aujourd'hui dix-neuf ans.

C'est vrai, mère, répondit la jeune fille en soupirant.

Eh bien ! j'ai pensé que le jour de ton anniversaire tu ne me refuserais pas une grâce.

Une grâce ? Oh ! mère ! repartit Angèle avec un accent de doux reproche. Tes désirs ne sont-ils pas des ordres pour moi.

Oui, je le sais, mon enfant, tu es bonne, toi, tu es l'unique soutien de la vieille infirme, et si l'autre...

Mère, interrompit la jeune fille, je t'en supplie...

Puis comme pour détourner la conversation. Tu parlais de grâce ? Que désires-tu ?

Et un baiser résonna sur la joue creuse de l'aveugle, qui serrait passionnément Angèle dans ses bras.

Ce que je veux ; un caprice... je voudrais... célébrer ton anniversaire... Si nous allions comme tout le monde nous promener au faubourg ?

La jeune fille eut un cri de joie.

Enfin voilà une idée raisonnable et qui me ravit. Il y a si longtemps que le docteur te conseille de sortir, d'aller au grand air, de prendre de l'exercice...

Les médecins, mon enfant, tout en donnant de bons conseils, il ne tiennent pas toujours compte des empêchements. Aveugle comme je le suis, je ne puis sortir sans guide...

Ne suis-je pas là, mère ?

Sans doute, ma bonne Angèle, mais tu dois travailler pour ta pauvre mère invalide, et comme tu aurais à veiller la nuit, si tu te promenais avec moi le jour, je ne veux pas ruiner ta santé déjà débile et je reste à la maison.

Mauvaise excuse, mère ; les soirées sont longues, et une heure de promenade se rattrappe vite.

Eh bien ! soit ! Pour aujourd'hui, faisons exception à la règle ; d'ailleurs je te l'ai demandé la première, et le beau temps m'a toute ranimée.

Une heure après, l'aveugle appuyée sur le bras de sa fille, passait sur le pont des vingt-sept arches. Elles se dirigeaient à pas lents vers l'église Saint-Marc. Onze heures sonnaient.

(A continuer.)

RENSEIGNEMENTS UTILES.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce, à la première page, du grand magasin de fourrures de MM. Lanthier & Cie. rue Notre-Dame.

Il est bon de rappeler à nos lecteurs, que les meilleurs parfums, (les plus authentiques) se trouvent à la pharmacie de Laviolette & Nelson rue Notre-Dame.

Accusé troyeux, votre profession.

—Vidangeur, mon président.

—Cependant je lis au dossier que vous êtes peintre en bâtiment.

—C'est vrai, mon président, mais j'ai démissionné, l'odeur du vernis me montait à la tête.